

14 Novembre  
1936

## L'ÉNERGIE FRANÇAISE

Je répète le cri de sir Austen Chamberlain, prononcé à Lyon ces jours-ci : « Ayons confiance en nous-mêmes. »

On nous a fait, depuis trois ou quatre mois, une campagne de panique qui, je l'ai dit dès le premier jour, n'était pas tout à fait désintéressée : pas difficile de prévoir qu'elle aboutirait à la dévaluation. C'est fait. Il n'y a pas à y revenir. Si cette campagne n'avait frappé qu'à la bourse ! Mais c'est qu'elle a atteint malheureusement le moral. Je reprends donc, après cinquante ans, une parole par laquelle j'ai débuté dans la vie politique et je fais appel à l'Énergie française. « Ayons confiance en nous-mêmes. »

C'était une mode, en ce temps-là, mode lancée par Taine et ses disciples, de vanter la supériorité des Anglo-Saxons et de nourrir nos estomacs affaiblis de l'épaisse bouillie philosophique des Allemands. Kant et Hegel allaient nous apprendre à vivre, nous rendre le nerf qui nous manquait. Aujourd'hui, c'est encore de l'étranger que doivent nous venir les grands exemples et les breuvages fortifiants. Dictature ou révolution, fascisme ou anarchie, Moscou ou Berlin, nous devons suivre l'un ou l'autre ; sans quoi nous périssons !

Le Français moyen, qui passe sa vie à faire des économies pour des héritiers qu'il ne connaîtra pas, serre dans le fameux bas de laine les milliards de la thésaurisation et il laisse sa propre famille et le pays périr de la raréfaction de l'or et du crédit. On lui a annoncé que ses beaux meubles, ses précieuses collections, sa jolie demeure seront bombardés demain ; demain, pas un jour plus tard. Il a mis le tout à l'abri à grands frais ; on a loué des maisons lointaines pour se terrer quand l'air s'assombriera soudain de la voilure des avions ou s'enflammera de la trajectoire des obus ; il porte sur soi un masque et des poudres pharmaceutiques contre le péril de l'étouffement.

Et ce n'est pas seulement la crainte de la guerre étrangère qui bouscule sa tranquillité coutumière, qui ébranle son courage héréditaire, c'est la révolution à l'intérieur ; pas un fait de la vie particulière ou sociale qui ne soit pris au tragique : « Moscou partout ! » La police est moscouteuse ; l'armée est moscouteuse ; les pouvoirs publics sont moscouteux ; ma bonne est moscouteuse. Comment vivre, endurer cette perpétuelle terreur ? Il faut fuir. Fuyons !

Je connais de charmantes personnes qui, n'ayant jamais lu jusque-là dans les journaux que l'article des modes, se sont mises, soudain, à étudier la géographie. Elles m'ont annoncé, avec une satisfaction profonde, qu'enfin elles avaient trouvé le refuge tant désiré : elles partiraient pour les Nouvelles-Hébrides avec leur valise gonflée de leur fortune-papier. Je les ai dissuadées non sans peine de ce long voyage en leur prouvant que le projet était juste le contraire de la sécurité.

Si, encore, cela se passait entre nous, Français ! Les grandes émotions sont, en somme, accueillies avec satisfaction par notre mobilité toujours en appétit, comme dit Montaigne, de fraîche nouveauté. J'en ai vu d'autres ! J'ai vu la Commune et les Français se battre pour des raisons que la raison ne connaissait pas ; je vous jure, moi Français qui ai assisté à ces tristes spectacles, que l'on ne savait pas et qu'on ne sait pas encore pourquoi les « communards » tuaient leur prochain et se faisaient tuer eux-mêmes. Le plus clair, c'est qu'ils prétendaient faire de Paris une commune indépendante et sans rapport avec le reste de la France ; les champs de blé et les pâturages pour les bœufs entre Vincennes et le Mont-Valérien !

J'ai vu le Panama, j'ai vu le boulangisme, j'ai vu l'affaire Dreyfus ; les Français divisés en deux camps qui se détestaient et les plus affreuses catastrophes annoncées de jour en jour, l'anarchie, la guerre civile, la décadence, dans les moments où les qualités de notre race laborieuse et tenace portaient son destin au plus haut, créaient sur la planète « la plus grande France » et qu'elle se sentait grosse elle-même de la victoire.

Il faut donc que cette sécurité, cette autorité, cette maîtrise acquises à tant de peines et de persévérance, cette avance sur le reste du monde qui nous a donné notre unité si anciennement constituée, il faut que cette discipline sociale et ce patriotisme indivisible soient présentés à l'étranger comme un spectacle de désolation et d'anarchie, de ruine et d'impuissance ! Un de mes amis qui arrive de Berlin me dit que les journaux allemands publient par ordre, tous les jours, en tête de leurs colonnes, des extraits de journaux français, extraits authentiques et à peine commentés, pour donner à l'opinion allemande le sentiment que la France n'est plus en état de réagir contre une offensive vigoureuse et que, soumise aux Soviets, elle a perdu son ressort, sa discipline, son énergie sociale et militaire, qu'elle courbe la tête, résignée au sort qui l'attend.

En vérité, nous n'en sommes pas là, et un sursaut sur nous-mêmes serait de bonne guerre ; ce serait aussi de bonne paix, si j'ose dire. Laisser se répandre au dehors de tels bobards, c'est grossir bien vainement le péril. Existerait-il que la seule façon de le refouler d'avance serait de lui opposer la décision, l'union, le sang-froid — disons simplement : la vérité.

Car, j'en prends le ciel à témoin, nous n'en sommes pas à mendier notre vie auprès de qui que ce soit ; nous ne sommes à court ni de discipline, ni de ressources, ni d'alliances, ni de forces, ni de résolutions.

Il n'était pas inutile que M. Daladier ait parlé ces jours-ci comme il l'a fait ; mais c'est dommage vraiment qu'il ait été obligé de le faire.

\*\*

Le duel à coups de discours paraît être la loi et les prophètes du temps présent. Les foules se massent sur des espaces immenses autour d'une tribune où parle un homme que l'on n'entend pas. Il a parlé ; les gosiers acclament, les chapeaux se lèvent, les poings tendus se hérissent, les micros bruissent et le monde entier est ébranlé.

Et puis après ? *Verba volant.*

On nous explique, par exemple, que l'axe de la politique universelle et éternelle est une ligne Rome-Berlin. Cette ligne essentielle n'existerait donc pas hier ? Existera-t-elle demain ?

Pour opposer paroles à paroles, un axe politique à un autre axe politique, je dirai qu'il existe, dans le monde, une autre ligne d'une tout autre importance, c'est la ligne atlantique, celle qui rassemble sur ses bords, sans obstacle, l'Angleterre, la France, les États-Unis et faute de laquelle aucun trafic pacifique ou militaire n'est possible sur la planète.

La politique protéiforme qui se transforme de jour en jour, au gré de la presse quotidienne, n'a d'autre réalité que celle que lui accordent nos imaginations en émoi. Mon maître d'armes, vieux Corse du temps de l'Empereur second, frappait la planche de la botte au début de chaque engagement et criait d'une voix tonnante : « Trois appels du pied ! Ça c'est pour épouvanter l'adversaire ! »

\*\*

Je demande donc que nous revenions tout simplement au bon et calmant régime de l'Énergie française — calmant pour tout le monde, pour nous d'abord et pour les autres aussi.

D'avisés diplomates conseillent de céder à l'Allemagne, outre quelques bonnes colonies mises au point par nos efforts et nos ressources, l'Ukraine et autres provinces russes vers la mer Noire. Moyennant quoi, nous aurons la paix. Peut-être. Il ne faut pas oublier, pourtant, que les blés de l'Ukraine et les pétroles voisins fourniraient à l'Allemagne le moyen de soutenir une longue guerre alors même qu'elle n'aurait pas la maîtrise de la mer.

On dit encore : la Belgique, la Pologne, l'Autriche !... Certainement. Mais il faut bien se rendre compte que chacun de ces pays a un intérêt évident à ne pas être le lieu où éclatera et où se déroulera la guerre.

Pour finir, il y a les choses d'Espagne : *cosas*

de España. Hélas ! ce n'est pas d'aujourd'hui. Ce noble peuple espagnol reste, malgré sa longue et belle histoire, toujours divisé contre lui-même. Son unité est incomplètement faite, et sa forme géographique, avec les montagnes intérieures qui en font un damier, avec les fleuves coulant en sens contraire, avec les mers diverses qui la baignent et l'attirent, avec cette terre d'Afrique à ses portes, avec ce Portugal qui la borde, ces Pyrénées qui l'enferment, a une vie historique d'une difficulté extraordinaire. Tenez, ces jours-ci, je cherchais, pour mes travaux, quelques renseignements sur l'époque où Jules Ferry tomba lors de l'affaire de Lang Son ; et j'ai trouvé que l'opinion publique, en France, était uniquement préoccupée alors d'une guerre civile qui ensanglantait l'Espagne et que l'on comparait à une jacquerie !... Déjà !...

Souffrons de ses peines, sympathisons à ses souffrances, dirigeons vers sa pacification et son rétablissement la volonté collective, j'allais dire la pitié collective du monde entier. Dès qu'un ordre normal sera rétabli, aidons, de nos ressources, de notre collaboration, de notre amitié, cette sœur latine qui a répandu dans le monde la parole du Christ, le sens de la dignité personnelle et de l'esprit chevaleresque, patrie du Cid et de don Quichotte.

Mais ne nous laissons pas prendre à ce pessimisme absurde affirmant que la contagion peut nous gagner. Les risques sont trop grands et trop évidents pour ceux qui s'engageraient dans cette incompréhensible mêlée.

\*\*

Je conclus et j'en appelle directement et sincèrement à l'Énergie française. La génération présente, qui a porté le poids de la guerre, qui a souffert de tant de maux divers — perte des meilleurs parmi ses hommes, surproduction par la machine, mise en exploitation du monde entier, concurrence multipliée, abus du capitalisme, égarements du suffrage — a sa part, sa trop grande part des misères humaines.

Mais, si elle se compare à tant d'autres nations, la France est loin d'être au plus bas. Tout au contraire, elle passe, chez beaucoup, pour être digne d'envie. Un de mes amis, étranger arrivant à Paris récemment, m'a dit dès son premier mot : « Vous en avez une chance, vous, Français, vous n'êtes pas obligés d'ouvrir votre portefeuille et de subir l'odieuse visite à la sortie de votre pays. Moi, je n'ai pu emporter que 380 francs ! »

Regardons, réfléchissons et prenons confiance. Si la politique actuelle vous déplaît (la France cherche un bon gouvernement depuis Clovis), redressez-la pour votre part virile, mais ne vous imaginez pas que vous y arriverez en tendant le poing et par le chambardement. La première sagesse est de faire participer autant que possible la majorité du pays au bien-être commun. Une loi économique plus forte que toutes les combines et toutes les théories en décide et arrivera inmanquablement à s'imposer. Mais il y faut aussi patience, souplesse et bonne volonté.

Henri IV disait : « La poule au pot tous les dimanches. » Voilà trois siècles et ce n'est pas encore fait accompli. Cela prouve que rien n'est facile, même le bien.

Ce n'est pas une raison de désespérer. Un grand progrès s'est accompli. Continuons, agissons, travaillons, *laboremus*. Maintenant, notre jeunesse entre en ligne ; elle va mettre la main à la pâte. Je crois bien qu'elle en a assez d'user ses culottes sur les bancs des écoles et de passer des examens. Et elle a bien raison : 75.000 candidats au bachot !... Qu'est-ce qu'on va faire de ces diplômés, sans parler des refusés, des « ratés » : car c'est ainsi qu'on parle !

A bref délai, je me tournerai vers elle ; et c'est à elle que je m'adresserai pour essayer de voir avec elle comment la vie peut lui être plus douce et plus assurée qu'à ses pères. Mais cela dépend d'elle. Je ferai appel à son travail, à son courage, à son cran ; et j'essaierai d'indiquer quelques voies nouvelles à ces jeunes et, déjà, vigoureux héritiers de l'Énergie française.

GABRIEL HANOTAUX,  
de l'Académie française.

14. Novembre  
1936 14 NOVEMBRE 1936

L'état-major du général Varela et les journalistes internationaux observant, de la terrasse de l'école d'Illescas, l'avance des troupes sur Griñon.

**DANS L'ESPAGNE EN GUERRE**

par JEAN CLAIR-GUYOT,

envoyé spécial de « L'Illustration ».

(Voir les numéros des 31 octobre et 7 novembre.)

Talavera de la Reina, 6 novembre.

Depuis la bataille de Navalcarnero — dont le récit fut le sujet capital de mon précédent envoi de notes et de photographies (1) — les blancs, victorieux, ont poursuivi leur avance dont le résultat a pour effet de resserrer de plus en plus l'étreinte sur Madrid. A l'heure où je transcris ces notes,

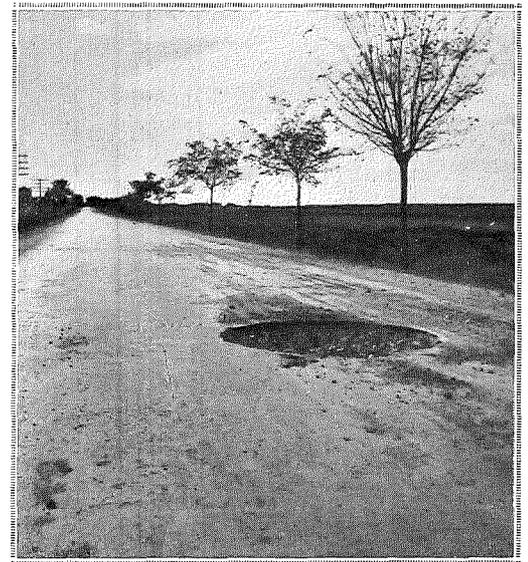
(1) De cet envoi, seul le texte nous est parvenu; nous ne l'avons pas encore utilisé, les photographies étant jusqu'à présent restées en route...

non seulement les armées du général Franco peuvent contempler à l'œil nu la masse imposante de la capitale espagnole, mais déjà leurs avant-gardes touchent les faubourgs. La victoire décisive est imminente. Mais qu'on ne s'y trompe pas, l'effort devra vraisemblablement être poursuivi jusque sur la Puerta del Sol, le centre de Madrid, et, des premières maisons de la périphérie jusque là, le labyrinthe des rues de la ville immense s'allonge sur près de 8 kilomètres.

Mais cela, c'est encore, pour le moment, le futur.

Occupons-nous de ce qui est acquis. Résumons les événements depuis le 27 octobre. Le matin de ce jour, les gouvernementaux ont rempli pour

nous, à Talavera de la Reina, le rôle de réveille-matin. A 7 heures, les éclatements des bombes qu'un de leurs avions avait voulu lancer sur le terrain d'aviation troublèrent le silence de la petite ville à peine réveillée. Les vitres des fenêtres vibrèrent cinq ou six fois. Ce fut le seul résultat de cette expédition aérienne qui ne causa ni victimes ni dégâts. Tandis que les habitants de la ville, vite rassurés, vaquaient à



Un trou d'obus tiré par les nationaux avant l'avance de leurs troupes.



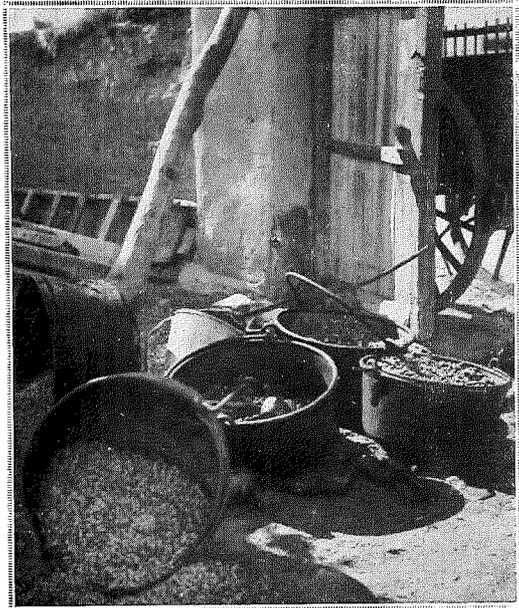
Illescas, vu de la terrasse de l'école.

leur tâche quotidienne, nous, les journalistes, nous engageons une fois de plus sur la route qui conduit à Illescas où nous étions convoqués pour assister aux évolutions dont l'objectif était Griñon, un village à l'ouest de la route de Madrid.

C'est sur la terrasse des modernes bâtiments de l'école communale d'Illescas, à la lisière même du bourg que traverse la route de Madrid, que nous avons retrouvé le général Varela, la jumelle aux yeux, suivant l'avance de ses troupes et donnant ses ordres pour l'attaque.

Mais j'étais trop loin de l'action, sur cette terrasse, et ne pouvais espérer prendre des photographies de la bataille. Aussi, abandonnant cet observatoire improvisé, j'allais visiter les deux étages inférieurs. L'école d'Illescas est un bâtiment neuf construit et aménagé selon les meilleures formules d'hygiène scolaire. Les gouvernementaux, après y avoir séjourné, ont laissé les lieux dans un triste état. Pupitres, bancs, tableaux noirs, cartes géographiques ont été brisés et leurs débris entassés dans les pièces. Des matelas souillés gisent épars au milieu d'innombrables déchets. Dans ce qui fut une classe, j'ai trouvé, répandant une odeur pestilentielle, des viscères de mouton qui pourrissaient sur le plancher.

Maintenant, il nous faut marquer un arrêt dans le récit des opérations. Pour des raisons que



Marmites de vivres abandonnées précipitamment à Cubas lors de l'avance des nationaux.



A Griñon : les habitants ont fui sans avoir le temps d'achever leur repas.

nous n'avons pas à discuter — on ne discute nulle part les décisions des états-majors — nous fûmes avertis que les laissez-passer qui nous identifiaient sur le front des combats cessaient d'être valables dès le jeudi 29 octobre et que nous devions nous rendre à Salamanque pour en recevoir de nouveaux. Cette consigne nous obligea donc à faire un petit voyage de 500 kilomètres. Le temps des négociations, de l'obtention des visas et des étapes aller et retour nous fit perdre trois jours.

Cela nous permit, par contre, de nous promener dans Salamanque pleine d'attraits avec ses monuments admirables, ses vieilles rues, ses places animées d'une foule gaie dont la masse grouillante enchâsse tant de jolis types espagnols.

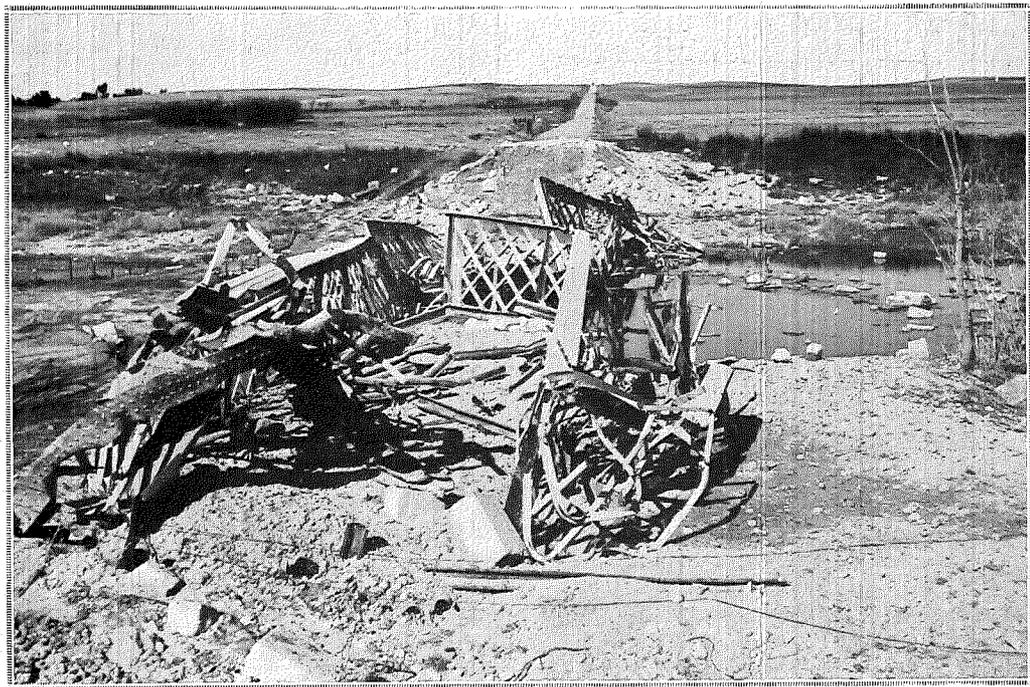
Lundi 2 novembre, retour au front.

Pour la première fois, nous empruntons une route absolument sûre grâce à l'avance des troupes du général Varela : la route qui rejoint Valmojado à Yuncos. Depuis quelques jours, à mi-chemin, le pont sur lequel elle franchissait le Guadarrama n'est plus qu'un informe monceau de décombres. Les rouges l'ont fait sauter pour protéger leur retraite. Mais le génie a travaillé et on franchit maintenant la rivière sur un gué amélioré.

Pendant notre « excursion » à Salamanque, la ligne s'est sérieusement déplacée vers le nord, c'est-à-dire vers Madrid.



Une salle de classe dévastée dans l'école d'Illescas.



Pont de la Pedrera, sur le Guadarrama, entre Valmojado et Yuncos, que les gouvernementaux ont fait sauter.

Ce matin, c'est à Griñon que nous nous postons pour observer l'action. D'Illescas nous suivons la grand-route de Madrid, pas trop vite afin de contourner sans risques les trous d'obus qui ne sont pas encore comblés. Nous franchissons aussi un important barrage de sacs à terre qui, par une « chicane », ne laisse passer qu'une voiture à la fois, à petite allure. Des soldats la gardent. Aurait-on oublié de les relever ? Car la ligne ennemie est loin, beaucoup plus loin au nord, et nulle contre-attaque n'est à redouter sur ce point.

A garabuelos, un chemin bifurque qui dessert Casarrubuelos, Cubas, puis Griñon. Nous nous y engageons.

Le petit village de Cubas est un nouvel exemple de la désolation qui reste partout la marque du passage des gouvernementaux. Plus un habitant, des maisons pillées à fond et partout des immondices empuanties. La fuite a été précipitée à Cubas, la preuve en est dans ce qui subsiste d'un arrêt brusque de l'activité de la vie courante. Dans une cour, j'ai photographié des marmites pleines de vivres cuits à point, mais qu'on a culbutées au-dessus des feux pour que le vainqueur qui surgissait ne pût en profiter.

Même exemple dans une des premières mai-

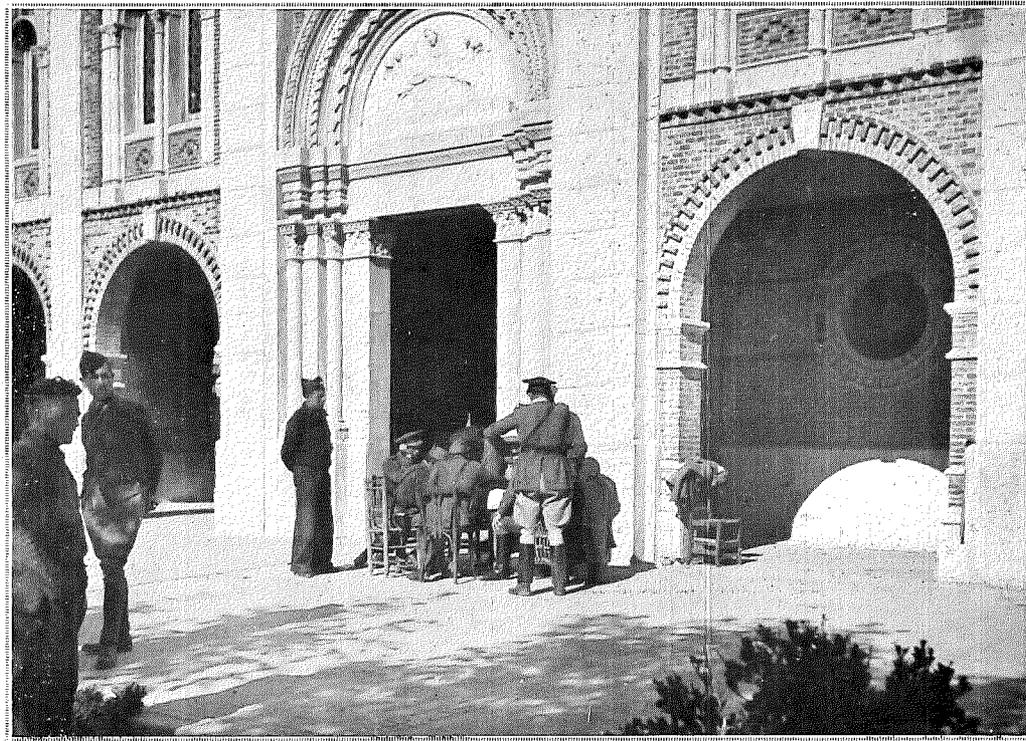
sons de Griñon. Au milieu du jardinet précédant l'habitation, j'ai trouvé une table servie avec le ragoût, les légumes dans les assiettes. Petit tableau de genre : le repas interrompu !

A Griñon, au moment de notre arrivée, l'activité était concentrée autour d'une grande bâtisse qui s'élève dans un vaste jardin potager : le séminaire où des Frères éduquaient plus de cent séminaristes. Onze des premiers, soixante des seconds ont été emmenés — vers quel effroyable destin !

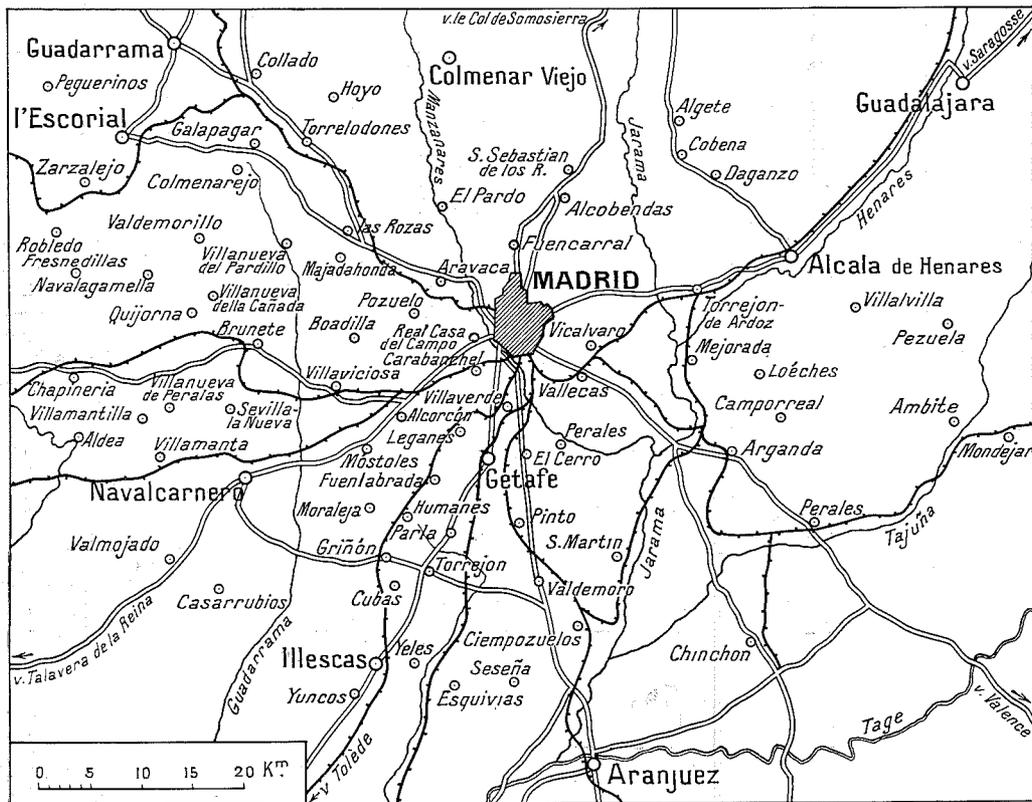
Devant le porche de la belle chapelle du séminaire, le général Varela était installé avec ses officiers d'état-major, pointant sur ses cartes, recevant par T. S. F. les résultats des mouvements de ses troupes qui avançaient vers Fuenlabrada et lançant ses instructions. Du haut du clocher de la chapelle, des officiers observaient le terrain ; ils voyaient évoluer la cavalerie, les tanks, les colonnes d'infanterie et appréciaient l'efficacité du tir de l'artillerie.

J'ai été invité à monter jusqu'au haut du clocher. De là j'ai découvert dans son entier le village de Griñon, mais surtout, surtout, j'ai vu à l'horizon, à l'œil nu, Madrid, dont la masse, sombre, nette, est dominée par les trois gratte-ciel bien connus de ceux qui ont visité la capitale espagnole.

A ma gauche, bien détachée aussi, au pied de la sierra Guadarrama la silhouette imposante de



Le général Varela et son état-major devant le porche du séminaire de Griñon, pendant la bataille de Humañes de Madrid.



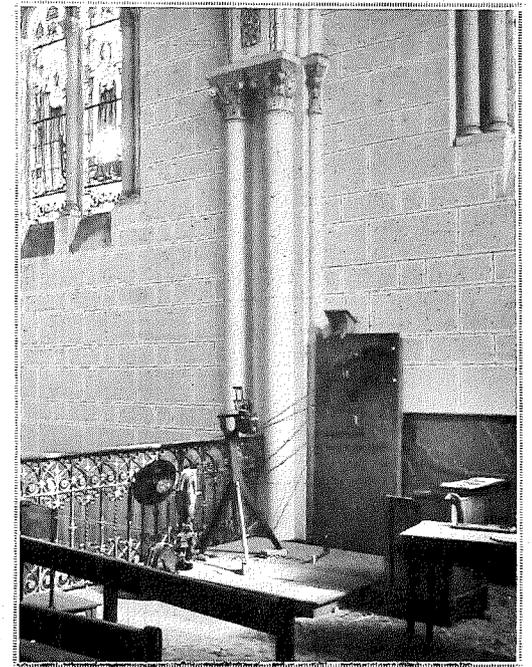
Le théâtre des dernières opérations aux environs de Madrid.



Rassemblement de gardes civils avec leurs bagages chargés d'assurer l'ordre dès l'entrée des troupes à Madrid. — Photographies J. Clair-Guyot.

l'Escorial. Madrid, l'Escorial : le but était là, visible.

Le séminaire de Griñon, qui fut occupé par les rouges, conserve naturellement les traces de leur passage : Dans la chapelle, le maître-autel a été renversé, emporté. Dans la niche qui l'abritait, les occupants avaient placé un écran pour les projections cinématographiques, les spectateurs

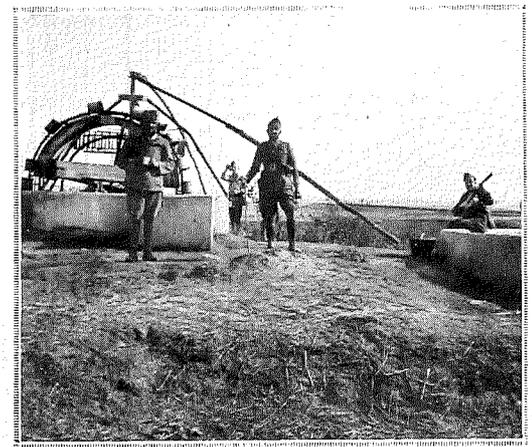


L'appareil de cinéma qui avait été installé dans le séminaire de Griñon par les gouvernementaux.

s'installaient dans les stalles et sur les bancs où s'asseyaient autrefois les Frères et les séminaristes. L'appareil de projection, fort beau du reste et d'un récent modèle, fonctionnait du haut de la tribune des orgues. Il était là encore, au moment de mon passage, oublié dans la précipitation du départ.

Au début de l'après-midi, Fuenlabrada était prise. Ce que les nationalistes y découvrirent d'abord, ce fut le tas horrible de quinze cadavres : quinze hommes du village, fusillés par les rouges avant leur fuite.

Plus loin, nous rencontrâmes, groupés sur la place

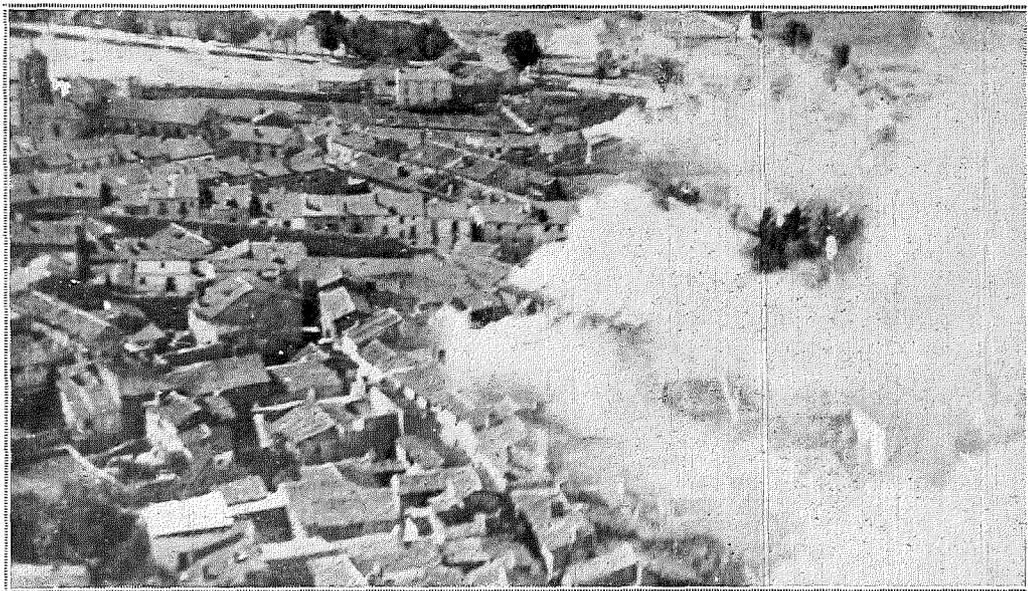


Tradition espagnole : près de la noria qui assure le ravitaillement en eau, un soldat joue de la guitare.

d'un village, 200 gardes civils alignés derrière leurs bagages. Cet effectif nous paraissant surprenant pour assurer l'ordre de cette modeste localité, nous nous renseignons et apprenons qu'il s'agit d'un rassemblement en prévision de la prise de Madrid. Dès maintenant on cantonne, derrière la ligne de feu, les gardes civils qui devront pénétrer dans la capitale à la suite des troupes pour y assurer l'ordre.

Plus loin encore c'était le calme de l'arrière. Près d'une noria, des soldats se reposaient et chantaient tandis qu'un autre, assis au bord du bassin, les accompagnait de sa guitare. Douce vision de l'Espagne, celle qui plaisait au voyageur pour sa grâce et sa douceur...

JEAN CLAIR-GUYOT.

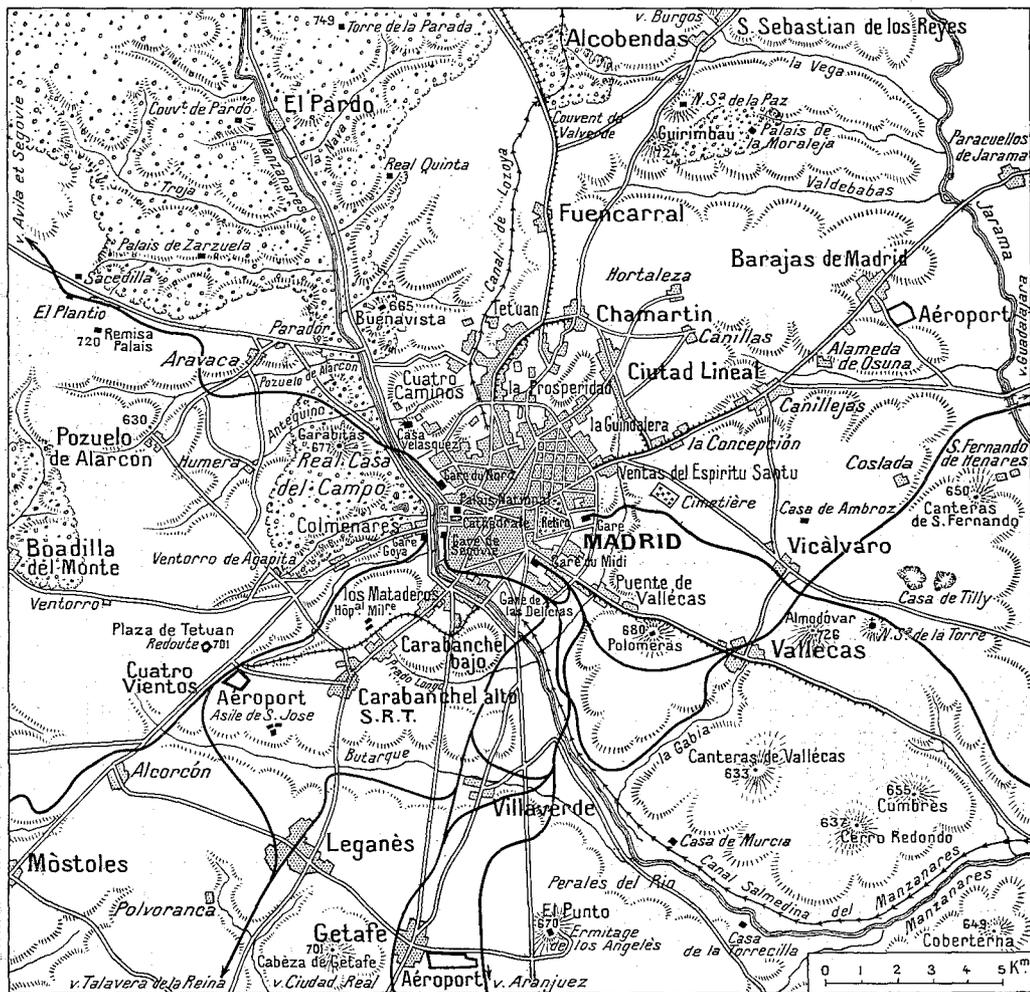


Bombardement aérien d'un des faubourgs du Sud-Ouest de la capitale.

## LA BATAILLE DE MADRID

La bataille engagée autour de la capitale espagnole entre les « nationaux » du général Franco et les gouvernementaux touchait, au début de cette semaine, à sa décision. Ce n'était plus la bataille pour Madrid, mais la bataille de Madrid, car les combats se livraient dans la ville même ou tout au moins à sa périphérie. Depuis l'échec de la contre-offensive républicaine des derniers jours d'octobre, les troupes du général Varela n'avaient cessé de progresser vers le nord, s'emparant, le 4 novembre, de Getafe, de Leganès, d'Alcorcón, c'est-à-dire de localités distantes de 7 ou 8 kilomètres seulement de la grande agglomération urbaine. C'est alors que le gouvernement, qui venait d'être remanié par l'introduction de quatre anarcho-syndicalistes, décida de quitter la capitale et d'établir son siège à Valence, où il entend poursuivre la lutte jusqu'au bout. Avant son départ, qui a eu lieu le 6 novembre, il a délégué ses pouvoirs à un comité de défense, présidé par le général Miaja. Celui-ci, dans une proclamation, a annoncé sa volonté de défendre Madrid coûte que coûte. Dans le même temps, de Valence, un communiqué gouvernemental affirmait que le changement de résidence ne signifiait nullement un abandon ou une reculade,

mais au contraire une recrudescence d'efforts, et qu'au surplus, du point de vue militaire, l'importance de Madrid était « nulle ». Au moment où ces lignes sont écrites, les renseignements sur la bataille elle-même sont encore très confus et contradictoires. Les assaillants s'étaient rendus maîtres des principaux ponts — de Tolède, de Ségovie — sur le Manzanares, qui marque la limite ouest de la capitale. Ils avaient en outre coupé, au sud-est, la route de Valence, au pont de Vallécas. Mais les miliciens se sont livrés à des contre-attaques acharnées, principalement au nord-ouest où ils avaient massé le plus gros de leurs forces, et ils ont réussi sur certains points à regagner quelque terrain. Une question angoissante qui se posait, en ces heures tragiques, était celle du sort des quelque 30.000 otages se trouvant à Madrid. On pouvait craindre que les anarchistes, lorsqu'ils sentiraient la partie perdue, ne les exécutent en masse. Une démarche instantanée en vue de leur protection a été faite auprès du général Miaja par l'ambassadeur chilien, doyen du corps diplomatique. Une des colonnes d'investissement, en exerçant sa pression vers le nord-ouest de la capitale, semble d'ailleurs s'être donné comme premier objectif de dégager la prison modèle, où la plupart de ces otages sont détenus.



La grande banlieue et les faubourgs de Madrid.

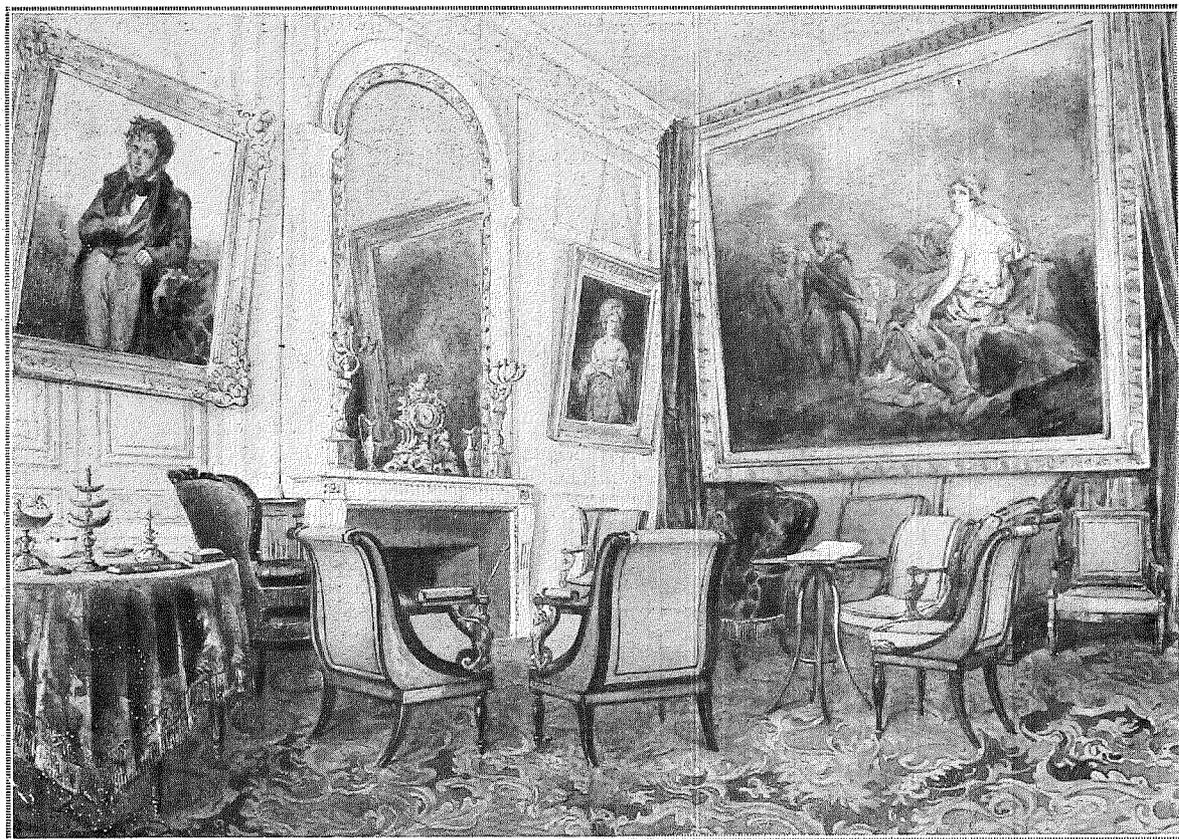
## LA RÉÉLECTION DE M. ROOSEVELT

Comme on le prévoyait, M. Franklin Roosevelt l'a emporté, aux élections du 3 novembre, sur le seul de ses concurrents qui pût avoir quelque chance, le gouverneur du Kansas, M. Landon, mais sa victoire a été acquise à une majorité écrasante, dépassant tous les pronostics. Sur les 531 délégués présidentiels élus, 523 ont en effet reçu le mandat impératif de voter pour M. Roosevelt en janvier prochain et 8 seulement pour M. Landon. Sur 48 Etats que compte l'Union, 46 sont acquis d'ores et déjà au président sortant et 2, d'une importance secondaire, le Maine et le Vermont, au candidat républicain. Cette disproportion est encore plus grande qu'en 1932, où M. Roosevelt avait totalisé 472 mandats contre 59 à M. Hoover. Jamais, au cours de toutes les élections précédentes, un succès aussi considérable n'avait été enregistré. Si l'on tient compte du nombre des votes émis, M. Roosevelt est l'élu de plus de 26 millions de citoyens américains tandis que 16 millions environ se sont prononcés pour M. Landon. Il est assez curieux de constater que le nombre des voix républicaines est demeuré sensiblement le même puisqu'il avait été, en 1932, de 15.762.000 en chiffres ronds. Par contre, les voix démocrates sont passées de 22.822.000 à 26 millions.

Mais ce n'est pas seulement le président et, avec lui, le vice-président qui ont été désignés par la consultation populaire. Les électeurs avaient aussi à renouveler en totalité la Chambre des représentants, pour un tiers le Sénat, et à nommer des gouverneurs d'Etat ainsi qu'un certain nombre de hauts fonctionnaires judiciaires et administratifs. Le même courant démocratique a prévalu. Le Sénat sera désormais composé de 75 démocrates, de 17 républicains, de 2 travaillistes, de 1 progressiste et de 1 indépendant. A la Chambre des représentants, qui compte 435 membres, les démocrates disposeront de 334 sièges, les républicains de 89, les progressistes de 7 et les travaillistes de 5. Le parti démocrate est donc entièrement maître de la situation. Sa victoire, malgré tout, est celle d'un homme beaucoup plus que d'une doctrine. Si, en 1932, le pays avait voté contre M. Hoover, pour les désillusions qu'il lui avait causées, il a, en 1936, dans une sorte d'élan de ferveur mystique, voté pour Franklin Roosevelt. Il lui a su gré des initiatives qu'il avait prises, de l'esprit d'audace qu'il avait apporté dans l'accomplissement de ses réformes, de sa vigoureuse campagne contre les magnats de la finance et de l'industrie, contre les trusts, contre les spéculateurs, et des résultats apparemment favorables du *New Deal*.

Est-ce à dire que toutes les difficultés aient disparu? L'expérience Roosevelt, basée sur la dévaluation monétaire, l'inflation de crédits, l'augmentation des salaires et l'économie dirigée, aurait pu être des plus dangereuses si elle n'avait trouvé, au départ, la richesse acquise par la gigantesque économie américaine. Elle a vécu, jusqu'ici, sur les réserves existantes qu'il s'agit, dorénavant, de reconstituer. M. Roosevelt ne peut méconnaître non plus l'importance des éléments qu'il n'a pas ralliés à sa politique. Les 16 millions de voix de la minorité — soit 3 contre 5 — sont celles d'éléments qui constituaient traditionnellement les forces essentielles du pays et avec lesquelles il faudra nécessairement composer. Malgré tout, le président, dont le prestige a été confirmé d'une façon éclatante, qui s'appuie désormais au Congrès sur une majorité massive et qui n'a plus à se préoccuper de contingences électorales — puisque, de toute façon, la constitution lui interdit de briguer une troisième fois le renouvellement de son mandat — peut être enclin à accroître encore le caractère autoritaire de son administration. Un grand nombre des mesures édictées par lui n'ont pu être maintenues parce qu'elles ont été condamnées par la Cour suprême de justice, qui les a déclarées illégales. On lui prête l'intention de les reprendre en faisant voter un amendement constitutionnel qui limitera les pouvoirs de la Cour suprême.

Dans l'ordre international, la réélection de M. Roosevelt a eu le plus grand retentissement. Elle a été considérée comme une adhésion enthousiaste des Etats-Unis à l'idéal démocratique sur lequel se fondent tant d'espoirs de paix. Il n'est pas sans valeur de noter que la propagande hitlérienne auprès des Germano-Américains s'était exercée contre M. Roosevelt et pour M. Landon. Ce serait toutefois une illusion de penser que les Etats-Unis vont chercher à jouer un rôle plus grand dans les affaires européennes. La politique de M. Roosevelt est essentiellement américaine et l'une de ses prochaines manifestations sera sans doute pour la défense du projet de neutralité qui sera soumis, en décembre, à la conférence pan-américaine de Buenos Aires. — R. L.



Le salon de M<sup>me</sup> Récamier à l'Abbaye-aux-Bois, lors des lectures des *Mémoires d'outre-tombe*.  
A droite, le petit guéridon supportant le manuscrit des *Mémoires* entr'ouvert.  
Pastel anonyme. — (Collection de M. le professeur Charles Lenormant.)

### UN CHAPITRE INÉDIT DES « MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE »

CHATEAUBRIAND A VENISE  
ET LA ZANZE DE SILVIO PELLICO

Dans la matinée du 10 septembre 1833, M. de Chateaubriand, flanqué de son secrétaire intime le rubicond Hyacinthe Pilorge, débarquait à Venise près de l'entrée du Grand Canal et s'installait à l'hôtel de l'Europe. A travers vents et tempêtes, il arrivait en trombe de Paris pour répondre à un appel de la duchesse de Berry, laquelle, depuis une année, avait pénétré dans sa vie comme un tourbillon ; récemment libérée et rapatriée en Sicile, la « captive de Blaye », qui remontait de Palerme vers le Nord de l'Italie, lui avait donné rendez-vous à Venise. Mais à Venise, le 10 septembre, aucune trace encore de « la noble exilée » ; « au bureau de la poste », pas la moindre instruction. Il fallait attendre. M. de Chateaubriand calcula que son attente ne pouvait guère durer moins de huit jours ; cette supputation, il l'avoue, fut loin de lui déplaire.

« Huit jours, note-t-il, à courir Venise ! » Huit jours de poésie, de fantaisie, de rêve dans le décor d'une ville magique que, vingt-sept ans plus tôt, il avait méconnue en la traversant trop vite avant d'aller « s'embarquer à Trieste pour la Grèce et pour Jérusalem » ! De cette ville, depuis, Byron avait célébré les prestiges. Chateaubriand n'était pas fâché de mettre ses pas dans les traces de Byron, de rivaliser avec lui en mélancolie impérieuse. Pour retrouver ses propres souvenirs, pour s'en créer de nouveaux, il disposa, comme il l'avait prévu, d'une pleine semaine ; il ne quitta Venise que dans l'après-midi du 17 septembre. Flânant, musardant, rêvant, il emplissait un carnet de « gribouillages » et de notes. « J'ai pris Venise autrement que mes devanciers, écrivait-il triomphalement à M<sup>me</sup> Récamier quelques heures avant son départ... Vous verrez tout cela. »

Tout cela, en effet, M<sup>me</sup> Récamier le vit, noir sur blanc, l'hiver suivant, et les auditeurs privilégiés qui, en février et en mars 1834, assistèrent dans son salon bleu de l'Abbaye-aux-Bois aux premières « récitations » des *Mémoires d'outre-tombe*, si ingénieusement imaginées par sa tendresse attentive, entendirent se dérouler les chapitres rayonnants d'un livre consacré aux vagabondages vénitiens de René. Sainte-Beuve était de ces favoris ; il eut alors licence de prendre des « extraits » sur le manuscrit même des *Mémoires*. Ces notes sont venues jusqu'à nous ; elles parlent, entre

autres épisodes, d'une visite que fit Chateaubriand « à la Zanze, gardienne de Silvio Pellico, qui depuis est mariée et a trois enfants ». On sait, en outre, par Chateaubriand même que son travail sur Venise était « très long ». Or, dans les *Mémoires* imprimés, le récit du voyage à Venise apparaît, au contraire, très court : on y chercherait en vain les chapitres remarquables par Sainte-Beuve. Les pages applaudies par les auditeurs de 1834 étaient-elles donc à jamais perdues ?

Elles se sont retrouvées, par bonheur, dans le manuscrit de la quatrième partie des *Mémoires d'outre-tombe* que possède M. Edouard Champion et dont il nous a confié l'étude et la publication. Document capital, ce manuscrit fut, jusqu'en 1845, celui que Chateaubriand destinait à ses éditeurs posthumes et qu'il enrichissait d'incessantes corrections ; il appartint ensuite à M<sup>me</sup> Récamier. Le « livre septième de la quatrième partie » y est formé par la relation des huit jours de loisir que le retard de la duchesse valut à son ambassadeur dans la « ville des songes ». René semble parfois y ressusciter avec des ardeurs plus nostalgiques et une morosité plus amère. A travers cette symphonie de souvenirs et de rêves court un thème tour à tour insidieux et dominateur : avant Barrès, Chateaubriand a gémi sur la mort de Venise. Il croit qu'elle va lentement s'abîmer sous les eaux ; il s'effraie de la déchéance que l'oppression de l'Autriche impose à ses palais et à sa gloire. Mais il ne se contente pas de gémir : avant Barrès, il sut tirer du spectacle mélancolique une leçon de voluptueuse énergie ; une suprême beauté peut encore ceindre d'une auréole les grandeurs condamnées à déchoir. Le voilà donc qui confronte sa vieillesse à la vieillesse de « la merveilleuse cité mourante ».

Et cependant — par une sorte de contradiction secrète — parmi tant de ruines qui s'ébauchent, ce qu'il cherche d'abord, c'est une jeune vivante : Zanze, la petite Vénitienne, la fille du géolier, dont la tendresse naïve, douze ans plus tôt, consola Silvio Pellico détenu « sous les plombs » au palais ducal. Le *Mie Prigioni*, qui fit battre tant de cœurs et couler tant de larmes romantiques, avait paru chez un éditeur parisien au début de cette année 1833 ; tout de suite, à l'Abbaye-aux-Bois, on avait fort goûté le livre et M<sup>me</sup> Récamier l'avait glissé, au mois de mai, dans le portemanteau de Chateaubriand quand il partit pour accomplir à Prague sa première « ambassade ». Lui, dès Bâle, s'en était déclaré « ravi » ; écrivant à M<sup>me</sup> Récamier, il demandait : « N'êtes-vous pas enchantée de la Zanze sotto i piombi?... » Dès

son retour on épilogua, dans le salon bleu, sur Pellico et sa modeste Muse. Celle-ci, qui avait quinze ans en 1821, doit être maintenant dans tout le favorable épanouissement de l'âge : qu'est-elle devenue ? Chateaubriand a promis — il s'est promis surtout — de la rechercher à Venise. Dès le lendemain de son arrivée, il visite les anciennes « mansardes » de Pellico, qu'il ne trouve point tellement rébarbatives ; puis, rendant compte de ce pèlerinage, il griffonne pour M<sup>me</sup> Récamier, mais aussi pour les futurs lecteurs de ses *Mémoires* : « Je tenais beaucoup à savoir ce qu'était devenue la petite gardienne de Pellico. J'ai mis des personnes à la recherche : si j'apprends quelque chose, je vous le dirai. »

Des personnes ? Il ne peut s'agir que d'Hyacinthe et du guide que Chateaubriand s'est attaché pour le temps de son séjour, maître Antonio, roi déluré des « ciceroni ». Qu'advint-il de leur quête ? On en pouvait disputer jusqu'ici ; car plus loin, contant le voyage qui l'entraîne de Padoue vers Prague et semble d'abord le ramener à Venise, Chateaubriand soupire cet aveu : « J'avais plus envie de revoir Zanze que Charles X. » Revoir Zanze ? Il en parle donc comme s'il l'avait vue ? Mais la relation de sa visite, ou la cherchait en vain dans le texte imprimé des *Mémoires*. Qu'était-elle devenue ?

La voici, telle que l'entendirent et Sainte-Beuve et les familiers de M<sup>me</sup> Récamier, admis de 1834 à 1845, comme en un sanctuaire, dans la pénombre favorable de l'Abbaye-aux-Bois. La voici intégrale et encore inédite. On la placera dans les *Mémoires* imprimés peu après les pages consacrées aux « beaux esprits inspirés par Venise ». Le dimanche matin 15 septembre, Chateaubriand griffonnait sur quelque carnet de poche tous ces souvenirs littéraires, rêvassant à la petite table d'un café, sur le quai des Esclavons ; les ombres de Belvidera, de Zuletta, de Margarita Cogni, inspiratrices d'Otway, de Rousseau, de Byron, lui souriaient doucement.

Soudain, la Muse vivante de Pellico fit évanouir ces fantômes.

### ZANZE

Comme je prenais au crayon les notes de tout ceci, en déjeunant longuement à ma petite table, un sbire rôdait autour de moi : il me connaissait sans doute, et n'osait rien me dire. Détesté des rois dont j'ai l'honneur d'être le très humble mais très peu obéissant serviteur, je leur représente la liberté de la presse incarnée.

Hyacinthe me vint rejoindre au café et m'apprendre le succès des recherches relatives à Zanze. Le père de celle-ci, Brollo, le géolier, était mort depuis quelques années ; la mère de Zanze logeait derrière l'Académie des beaux-arts, au palais Cicognara qu'elle louait du propriétaire et dans lequel elle sous-louait des chambres à des artistes, des commis et des officiers de la garnison. La veuve de Brollo avait deux fils : l'un, Angelo, travaillait chez un fabricant de mosaïque, l'autre, Antonio, tenait le comptoir d'un marchand de fromage ; Zanze était mariée ; elle demeurait chez sa mère avec son mari, employé à la Centrale (1) ; elle s'occupait de mosaïques et de broderies.

Les choses arrivées à ce point, je me résolus de faire une visite à M<sup>me</sup> Brollo. J'allai prendre Antonio à l'auberge, et nous partîmes en gondole.

La géolière me vint recevoir à sa porte sur la calle. Nous montâmes un escalier ; M<sup>me</sup> Brollo marchait devant, comme si elle m'eût conduit en prison, me demandant pardon

(1) C'est-à-dire dans les bureaux de « la Congrégation centrale pour le territoire vénète », sorte de parlement consultatif au petit pied que le gouvernement autrichien avait institué en 1815 pour l'instruire des besoins de la population.